

assez laborieuse et habile dans l'art du ménage pour que je puisse me passer de sa dot.

On va probablement se moquer de mes idées, on va les attribuer à l'égoïsme, à l'indifférence, à je ne sais quoi, mais on n'y répondra pas, car en soi-même on avouera qu'elle sont justes.

Je suis Messieurs les Rédacteurs,
Votre obéissant serviteur,
FABIUS.

LE TERRITOIRE ET LA POPULATION AUX ETATS-UNIS.

Nos lecteurs liront avec intérêt l'article qui suit sur les Etats-Unis; il est tiré de *L'Economiste Français*, un journal qui vient d'être fondé à Paris.

Lorsque Franklin apprit la prise de York Town, il écrivit à son ami John Adams les paroles suivantes: "C'est de tout mon cœur que je vous félicite de ces glorieuses nouvelles. Dans son berceau, l'enfant Hercule a tué son deuxième serpent," faisant ainsi allusion à la deuxième et décisive victoire que venaient de remporter les armées américaines.

Franklin voyait juste, et les Etats-Unis ont eu, en effet, une merveilleuse croissance. Toutefois, même avec toute sa clairvoyance et dans toute l'exaltation de son patriotisme, il lui eût été difficile d'entrevoir tout ce que l'avenir réservait à son pays de destinées splendides. Pouvait-il, par exemple, prévoir que les treize colonies primitives formeraient, quatre-vingts ans après sa mort, trente sept Etats et huit territoires? que l'Union américaine, d'abord resserrée entre le littoral de l'Atlantique et les Alléghanies, franchirait un jour le Mississipi et l'énorme massif des Montagnes Rocheuses, pour confiner d'une part aux régions glacées du pôle-arctique et aux rivages torrides du golfe du Mexique; de l'autre, aux deux océans qui enceignent l'hémisphère occidental? Pouvait-il supposer encore qu'une population qui ne dépassait pas 2,500,000 âmes, lorsqu'elle se déclara indépendante, se trouverait être de plus de 38,000,000 à moins d'un siècle d'intervalle?

Le recensement pour la dernière période décennale (1860-1870) nous apprend que ces 37 Etats et ces 8 territoires couvrent une superficie qui n'est pas moindre de 3,578,892 milles carrés, auxquels la décision toute récente de l'empereur Guillaume, qui adjuge l'archipel de San Juan aux Etats-Unis, est venue ajouter 275 autres milles. A la vérité, ce chiffre de 3,579,067 milles carrés, comme tous les gros chiffres, ne dit pas à l'imagination grand'chose, et si l'on veut qu'il la frappe et l'éclaire, il faut recourir à la méthode comparative. Il faut se dire que le seul Etat d'Orégon l'emporte en étendue sur la Grande-Bretagne; le Texas, sur la France; la Californie, sur l'Espagne, et qu'en découpant les Etats-Unis en portions égales, on obtiendrait cinquante-deux Etats comme l'Angleterre, prenant dite, ou quatorze comme la France. On peut encore s'imaginer une ligne tirée de Bruxelles à Kars, ou bien de Paris à Bagdad, et se rappeler que cette ligne resterait inférieure à la distance qui sépare New-York de San-Francisco ou Washington d'Astoria. Que l'esprit se représente enfin ces fleuves, le Mississipi, le Missouri, la Colombia, près desquels les plus grands fleuves de l'Europe, le Rhin et le Danube, ne sont que de courtes et minces rivières; ces mers intérieures, qu'on appelle là-bas les grands lacs, *Great Lakes*, près desquels le Léman, le lac Lémond, le lac de Genève paraissent de simples étangs; cette chaîne enfin des Montagnes Rocheuses, dont le plus haut pic dépasse un peu l'altitude du Mont-Blanc, et qui court de Mexico à l'Amérique du Nord sur une distance égale à une ligne tirée de Delhi à Londres; et l'esprit aura pris une idée aussi exacte que possible du territoire des Etats-Unis, de son étendue, de son relief et de son articulation intérieure.

Le chiffre de 2,500,000 habitants que, d'après Burke, nous avons donné aux treize colonies, lorsqu'elles s'émanèrent, ce chiffre n'était qu'hypothétique; mais le gouvernement de Washington a fait procéder, depuis 1790, à des recensements décennaux dont les chiffres successifs attestent dans le mouvement de la population une marche ascendante qui ne s'est jamais ralentie et qui obéit à une loi de gradation sans précédents dans l'histoire. Voici cette progression:

Dates.	Population.
1790.....	3,929,827
1800.....	5,305,925
1810.....	7,239,914
1820.....	9,638,131
1830.....	12,866,020
1840.....	17,069,453
1850.....	23,191,876
1860.....	31,443,221
1870.....	38,513,955

Cet accroissement tiendrait en quelque sorte du prodige, si l'on n'y avait pour l'expliquer d'autres causes qu'une fécondité extraordinaire des mariages et l'excédant des naissances sur les décès, quelques considérables qu'on puisse les supposer l'un et l'autre dans un pays où le paupérisme n'a eu jusqu'ici qu'une faible prise, et qui n'avait pas connu, avant une époque toute récente, ces mises en coupe de l'humanité qui s'appellent les grandes guerres.

Mais le Vieux-Monde a envoyé au Nouveau une partie de ses déshérités, et la part que l'immigration a prise au peuplement de l'Union américaine n'a cessé de croître depuis l'année 1819, époque où, pour la première fois, son chiffre a été officiellement relevé. Le nombre des immigrants était évalué alors à 250,000; il s'accroît de 151,824, pendant la période décennale de 1820 à 1830, et de 599,125, pendant celle de 1830 à 1840. A partir de cette date, l'immigration prend des proportions de plus en plus considérables: 1,713,251 de 1840 à 1850; 2,598,214 de 1850 à 1860; 2,491,214 de 1860 à 1870. Aussi, sur

les 38 millions et demi de citoyens américains, en comptent-on 5 millions et demi qui sont d'extraction étrangère, tandis que 9,734,845 personnes sont nées de pères et de mères également étrangers et 10,105,627 d'une mère étrangère.

Ce serait donc 7,803,628 émigrants que les Etats-Unis auraient reçus depuis le commencement du siècle, si ce chiffre ne laissait de l'incertitude, parce que les statisticiens de Washington n'ont pris qu'à une époque toute récente la précaution de distinguer entre les simples visiteurs et les émigrants véritables. Quoi qu'il en soit, il s'en faut de beaucoup que toutes les nations qui ont concouru à former ce total y soient représentées par des chiffres à peu près égaux. Tandis que la part afférente à la France n'est que de 245,000 hommes, et celle des pays scandinaves de 153,000, le contingent de l'Allemagne s'élève à 2,368,000, et celui de la Grande-Bretagne à 3,860,000, dont 2,700,000, et même près de 3,000,000 d'Irlandais, si l'on tient compte des enfants d'Erin qui, après s'être fixés au Canada, se sentent ensuite attirés par la grande République.

Cet énorme afflux d'Irlandais et d'Allemands a eu des conséquences morales qu'il convient de noter en passant. Il a modifié et obscurci, au point presque de les faire disparaître, ces deux types du *Fankee* et du *Virginien*, le marchand et le planteur, le puritain et le *Country gentleman*, dont les qualités et même les travers avaient, en s'unissant et en se juxtaposant, imprimé sa couleur propre au génie américain, et que M. Michel Chevalier trouva encore fort vivaces, quand, il y a près de quarante années, il visitait l'Union américaine. Encore l'Irlandais, qui arrive en Amérique imprévoyant et tapageur, finit-il par subir l'ascendant des habitudes de son nouveau milieu: mais l'Allemand, lui, en reçoit moins qu'il ne lui communique. Au témoignage tout récent de M. de Hubner, s'il est des plus économes et infatigable au travail, il est en même temps sale, ivrogne et brutal. Les misères et les iniquités qu'il a subies dans son pays natal lui ont mis au cœur d'implacables rancunes, qui ne s'éteignent pas en franchissant les mers, et dans les luttes quotidiennes de la démocratie américaine, il a fait retentir des menaces et des mots d'ordre, mutuellisme, haine aux riches, guerre au capital, qu'on n'avait pas encore entendus de ce côté de l'Atlantique.

Le phénomène de l'accroissement des grandes villes, si visible dans l'ancien monde, se fait encore plus remarquer en Amérique. Quand la révolution de 1776 éclata, Boston, Baltimore, Philadelphie étaient des villes dont la population variait entre vingt et trente mille âmes: ce sont aujourd'hui des centres qui comptent la première 250,000 habitants, la seconde 267,000 et la troisième 674,000. A cette époque, Détroit et Chicago étaient des bourgades, tandis qu'aujourd'hui, l'une de ces localités est peuplée de 79,000 âmes et l'autre de 298,000. Saint-Louis de Missouri, qui, en 1834, n'était encore qu'un rendez-vous de trappeurs, de chasseurs et de Peaux Rouges, a maintenant une population de 310,864 âmes. Cincinnati dans l'Ohio, n'en compte pas moins de 216,000, tandis qu'il y en a 191,000 à la Nouvelle-Orléans, si chétive sous la domination française, et 149,000 à San-Francisco, en Californie. C'est surtout dans le *Far-West* que les villes naissent et s'élèvent avec une rapidité merveilleuse. On n'a pas le temps, ou on ne prend pas la peine de baptiser leurs rues composées de maisons en bois, et on se contente de leur appliquer des numéros. Mais, dès le premier jour de leur existence, ces villes improvisées possèdent un maire et un Conseil municipal, une imprimerie, une boutique de libraire, un journal, une banque, un bureau de poste et un télégraphe.

A la tête de toutes ces cités, figure New-York, dont la population, qui était de 813,669 personnes, lors du recensement de 1860, était arrivée, dix ans plus tard, au chiffre de 942,292, et doit aujourd'hui atteindre celui de 980,880, si la proportion de 15 par cent d'accroissement, qui a été signalée de 1860 à 1870, ne s'est pas démentie. Brooklyn, qu'un bras de mer seul sépare de New-York et qu'on peut considérer comme son faubourg, n'était qu'une toute petite ville, lorsque les Anglais y battirent les Américains, et maintenant sa population approche de 400,000 âmes (396,099). Toutefois il s'opère dans l'Etat de New-York un déclassement qui est digne de remarque. Les comtés ruraux ont vu, de 1860 à 1872, leur population s'accroître de 65 par cent, c'est-à-dire dans une proportion énorme, et bien plus considérable que la vitesse d'accroissement des populations urbaines dans le même Etat et notamment. C'est là, selon la *Chronique financière et commerciale* de New-York, à qui nous empruntons ces derniers détails, une conséquence du détestable régime municipal sous lequel New-York a vécu dans ces dernières années, et du règne de l'association connue sous le nom trop célèbre de *Tammany-Ring*.

AD. F. DE FONTPERTUIS.

FAITS DIVERS.

M. Marsan, du département du procureur-général, remplace M. McCord, le greffier en loi de la chambre législative, et récemment nommé juge. C'est se faire l'expression des sentiments du public en déclarant qu'à tous les égards M. Marsan est digne d'occuper cette belle situation.

Nous regrettons d'apprendre que notre premier ministre, l'hon. M. Ouimet, se ressent encore de l'accident de voiture arrivé il y a quelques jours. On sait que M. Ouimet en se voyant emporter par un cheval devenu intraitable, crut devoir se lancer en dehors de la voiture, dont une des roues lui passa sur une jambe. Sa blessure, bien que peu grave en soi, est suffisante cependant pour le condamner pendant quelques semaines à un repos forcé.

La plupart des diocèses d'Italie ont été consacrés au Sacré-Cœur par leurs évêques et depuis deux années les journaux sont remplis des belles, magnifiques et touchantes cérémonies qui ont eu lieu à ce sujet. La ville

des Papes possède depuis longtemps déjà cette grande et féconde dévotion, mais elle désire faire plus aujourd'hui. Par la voix de tous les curés de la ville et de ses principaux citoyens, elle vient de faire le vœu de mettre la main à la construction soit d'une église, soit d'une splendide chapelle au Sacré-Cœur de Jésus, suivant que le décidera le Vicaire de J.-C., sitôt qu'aura sonné pour l'Église l'heure du triomphe.

La ville qui possédait déjà une chapelle de Notre-Dame de la Salette et une Archiconfrérie de ce nom dans l'église du Saint Sauveur *in thermis*, vient d'inaugurer la statue et la dévotion de Notre-Dame de Lourdes à la petite église *delle Vergine*.

ROCE HOMO!—Il est écrit que la traversée de l'Atlantique en ballon se fera, ou du moins se tentera. Barium, le grand Barium, l'a décidé. Voici la lettre qu'il adresse à la presse:

"En réponse à une avalanche de lettres de tous les points du pays, je déclare que, si aucun ballon ne traverse l'Atlantique cet automne, je dépenserai \$50,000, s'il le faut, pour que ce voyage soit tenté, et s'il est possible accompli, dans les premiers jours de l'an prochain, pourvu qu'il puisse se trouver en Amérique ou en Europe un ou plusieurs aéronautes ayant foi dans le succès de l'entreprise et disposé à la tenter sérieusement. M. Queen, l'aéronaute anglais, qui a fait plus de 600 ascensions, m'a dit à Londres, il y a 28 ans qu'il ne doute pas que l'Atlantique puisse être traversé en ballon en deux ou trois jours, et il m'a offert d'en faire l'essai si je voulais fournir les fonds. Je suis déjà en correspondance avec plusieurs aéronautes de France et d'Angleterre, et bien que je préférasse qu'un Américain en eût l'honneur, je ne doute pas que cette grande entreprise sera un fait accompli avant douze mois. Je ferai manufacturer la soie en Chine, et confectionner le ballon en Angleterre sous la direction d'hommes scientifiques. Une ascension expérimentale sera faite du Palais-de-Cristal, puis je ferai venir le ballon en Amérique pour la traversée transatlantique avec départ de New-York. Le public n'a pas besoin de recevoir l'assurance qu'une fois que j'ai mis la main au plat, je ne la retire pas."—*Courrier des Etats-Unis*.

TERRIBLE ACCIDENT.—On sait que pour éviter des malheurs comme celui qui est arrivé lors de l'incendie du St. James Hôtel, où plusieurs personnes se sont tuées en se jetant par les fenêtres d'une hauteur de 50 à 60 pieds, la corporation de Montréal s'est occupée d'avoir des échelles de sauvetage. On essayait, jeudi dernier, l'une de ces échelles sur le terrain de l'exposition. Une foule immense admirait cette belle invention et regardait les pompiers faire l'ascension de cette échelle qui se maintient d'elle-même à une hauteur de cent pieds. Tout à coup, lorsque les quatre pompiers qui faisaient l'ascension de l'échelle étaient à une hauteur de 90 pieds, une des roues du brancard sur lequel repose l'appareil s'enfonça dans le sol, l'échelle pencha à gauche et tomba avec un bruit épouvantable au milieu des spectateurs qui, heureusement, avaient eu le temps de s'éloigner de quelques pieds pour ne pas être écrasés sous cette lourde masse. Il s'ensuivit une scène indescriptible. Un long cri qui tenait de la douleur, s'éleva des rangs de la foule et plusieurs personnes que cette chute avait glacées d'effroi, perdirent connaissance.

On releva les quatre malheureux hommes de la Brigade. Deux d'entre eux, Patrick Kelly et John Gillies, portaient des blessures horribles. Ils avaient les membres fracassés et le sang leur sortait par le nez et les oreilles. Le troisième, Johnson Mitchell, de la station No. 9, Pointe St. Charles, avait une jambe cassée. Quant au quatrième, il paraît qu'il n'a pas été blessé dangereusement. Kelly et Gillies sont morts depuis.

LE CRIME A PARIS.—On lit dans *L'Univers Illustré*: On dira ce que l'on voudra: nous n'exprimons ici qu'une impression toute personnelle, mais il y a des jours où nous trouvons la justice bien indulgente pour certains crimes. Ainsi, nous nous demandons pourquoi le sieur Duval, demeurant à Vic-sur-Aisne, n'a pas été renvoyé devant la cour d'assises, au lieu d'être jugé par le tribunal correctionnel de Soissons, lequel n'a pas pu lui appliquer le maximum de la peine légale: cinq ans de prison! Mais ce Duval était un monstre abominable, que nous aurions vu sans nul regret, retranché pour une vingtaine d'années de la société, où il ne méritait guère de vivre. Ce misérable est âgé de trente ans: il épousait l'année dernière une jeune fille de quinze ans à peine, et à peine l'union consommée, il se mettait à rouer de coups la malheureuse enfant. "Alors qu'il faisait des visites de noces dans sa propre famille, il profitait du sommeil de sa femme pour lui passer les mains autour du cou et chercher à l'étrangler." Voilà un premier fait qui est affreux, et qui fut suivi de plusieurs autres du même genre. La vie de la femme Duval n'a été qu'un cruel martyre depuis un an. Duval battait sa femme et battait ceux qui essayaient de la défendre, entre autres son beau frère, qui tenta un jour de secourir la victime. Bref, la femme Duval se sauve. Elle s'échappe de la maison conjugale, et quelle maison! bien qu'elle sût qu'elle allait être mère, elle tente de s'asphyxier. Un voisin la sauve, pour son malheur, et Duval reproche au voisin de n'avoir pas laissé "crever" l'infortunée. Et il foule sa femme aux pieds, il lui marche sur le corps, sur le visage, la brûlant avec des fers rouges! La misérable créature accouche, et son enfant devient aussitôt une nouvelle victime pour son abominable mari. Il frappe le pauvre bébé à coups de marteau, à coups de lime, il se relève la nuit pour l'inonder d'eau glacée, il lui larde le corps à coups d'épingle. Tous ces détails font frissonner. Enfin, un beau jour, la justice intervient, on arrête le scélérat qui, en se défendant contre la force armée, se donne encore le plaisir de casser un manche à balai sur la tête d'un gendarme... A l'audience, il fait montre d'une impassibilité féroce. Et il a l'incroyable impudence de dire tout haut que "les gémissements et les cris de ses deux victimes le réjouissent."

Eh bien, là, franchement, je le répète, cinq ans de prison pour un pareil criminel, ce n'est pas assez. Il est vrai que le tribunal y a ajouté 50 francs d'amende.

ETATS UNIS.—Une dépêche a annoncé que le général McCook,